



CINÉMA

Le Hobbit, suite et fin

Le dernier épisode de Bilbo le Hobbit: «La bataille des cinq armées» regorge de nouveautés visuelles et pousse la guerre à son paroxysme. **PAGE 16**

LE MAG

LA CHAUX-DE-FONDS Le Club 44 accueille Laurence Deonna, reporter au long cours.

«J'ai retrouvé là-bas la poésie»

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE BOSSHARD

Grand reporter, auteure de nombreux ouvrages et photographe, Laurence Deonna a franchi d'innombrables frontières. Elle a ému le Conseil des ministres du Yémen en chantant «Les feuilles mortes». Elle a passé des heures dans un sous-sol sinistre, interrogée par la Vavak, la terrifiante Sécurité iranienne. Laurence Deonna connaît le Moyen-Orient et l'Asie centrale comme sa poche, et a vécu mille aventures. De quoi nourrir largement ses «Mémoires ébouriffées». Dans cet ouvrage, la Genevoise tricote, aussi, ses souvenirs d'enfance – petite déjà, elle ne mâchait pas ses mots et n'avait pas froid aux yeux! –, et réveille des drames familiaux révélant la fragilité sous la cuirasse. «J'ai un peu procédé par capillarité: un souvenir en amenait un autre, qui en amenait un autre», dit-elle de ce patchwork qui fait fi de la chronologie et se dévore comme un roman. Drôle, intrépide et piquante, c'est tout cet «ébouriffage» – ou «ébouriffement»? questionne-t-elle au bout du fil en riant – qu'elle vient partager demain au Club 44 de La Chaux-de-Fonds.

Vous avez été élevée dans un milieu protestant; est-ce pour échapper au calvinisme ambiant que vous avez pris le large?

En grande partie, oui. Je refusais d'être formatée dans le calvinisme. C'est une idéologie extrêmement dure, on ne s'y confesse pas, on ne peut compter que sur soi-même. Mais d'avoir été dressée ainsi m'a peut-être aussi rendu service, ça m'a aidée à tenir le coup dans tous les drames que j'ai côtoyés. Le fait d'avoir vécu cinq ans dans la galerie de Jan Krugier, un rescapé des camps de concentration, a également joué un rôle. Dans ma famille, on me faisait comprendre que la vie c'était la Raison, or là, j'ai appris que le monde est fou. Je me suis dit qu'il y avait une autre vie, d'autres choses que je pourrais découvrir. Et puis, j'ai voulu montrer à mon cher papa que même en n'étant qu'une fille, je pouvais faire tout ce que j'ai fait!

Vous vous êtes prise de passion pour le Moyen-Orient, une région du globe où il ne fait pas forcément bon être femme. Comment l'expliquez-vous?



Laurence Deonna, une voix pour les femmes. ARCHIVES CHRISTIAN GALLEY

En tant que féministe, c'est un paradoxe, oui. Mais nous sommes faits de paradoxes. Quand, dans les années 1960, j'ai été propulsée là-bas, il y régnait encore toute une culture et tout un monde. J'en ai aimé les paysages, la lumière. Aux paysages luxuriants, je préférerais en effet la terre, les déserts. Et, alors que notre monde occidental est en train de devenir totalement a-poétique, j'ai retrouvé là-bas la poésie, au sens le plus large du terme. Et au sens resserré, car dans les pays arabes comme en Iran, la poésie, c'est l'art avec un A majuscule.

J'ai découvert, en outre, et cela peut sembler paradoxal aussi, un aspect ex-

trêmement doux dans la vie de l'islam: on peut entrer de jour comme de nuit dans les mosquées, s'y asseoir sur des tapis, parmi les femmes, les enfants. Tout cela dégage une grande douceur qui m'a beaucoup plu. Et j'aime mille fois mieux les mosquées que nos églises gothiques bardées de gargouilles!

Les femmes, justement, vous vous y êtes beaucoup intéressée...

Au cours de mon tout premier voyage en Jordanie, j'ai été confrontée au choc de la guerre. Et j'en ai ressenti un autre en voyant les femmes vivre en caricature ce que nous vivons ici en filigrane.

Dès lors, j'ai toujours essayé de leur accorder une place dans ce que je racontais. Quand j'ai fait mes premiers reportages pour le «Journal de Genève», je me suis dit que la politique et l'économie ne sont pas les seules composantes d'un pays. Les esprits des hommes étaient formatés pour ne voir que ça. Moi, j'ai vu des couleurs, des femmes, et partout je suis allée à la rencontre des artistes, car ils ont toujours été un refuge pour moi. J'ai voulu donner une voix à ces gens-là. Ce qui a fait dire à mon rédacteur en chef, sur un ton un peu condescendant: «Oh oui, toi tu aimes la human touch». Jen suis fière, ce n'est pas un défaut (rire)!

Quelles sont les qualités requises pour devenir un grand reporter?

Il faut avoir l'imagination de l'autre, si, comme moi, on s'intéresse aux êtres. Avoir une certaine empathie et de la curiosité aussi. Et il vaut mieux être dotée d'une petite truffe au bout de votre petit museau afin de sentir les choses. Aujourd'hui, on a tendance à vouer un culte aux diplômés, mais à mon époque ces qualités-là suffisaient à faire un bon reporter.

Et un peu de chance aussi?

C'est très important, oui. Il faut saisir au passage ce qu'offre le hasard, c'est aussi ce que j'ai voulu dire dans ce livre. J'aurais souhaité avoir des yeux sur les côtés comme une mouche, cela aurait pu m'aider! Quand on est catapulté dans une autre culture, un autre environnement, il faut s'adapter, car c'est à nous de le faire. Or la chose est très fatigante, elle demande une attention de tous les instants. Il faut savoir décrypter les visages autant que les propos de vos interlocuteurs.

Comment, à vos yeux, a évolué le grand reportage depuis vos débuts?

Je vais peut-être vous parler comme une vieille mémé, mais j'en suis une! Les gens se persuadent que ce sont les idéologies qui changent les peuples et les mentalités; moi, j'en suis venue à la conclusion que ce sont les techniques et les technologies. L'Histoire ressemble à un tableau pointilliste de Seurat; le nez sur la toile, on ne voit rien, mais avec du recul, on se rendra compte qu'on est en train de vivre un big bang, à l'égal de la chute de l'Empire romain et de la révolution industrielle! La révolution numé-

REPÈRES

ANCRAGE Laurence Deonna est née en 1937 à Genève, dans une famille de la haute bourgeoisie protestante. Waldemar Deonna, son grand-père, s'est forgé une réputation internationale en tant qu'helléniste et archéologue.

BAGAGE Elle étudie l'art à la Bath Academy of Arts, en Angleterre, puis à Paris. De retour à Genève, elle effectue des petits boulots puis s'inscrit dans une école de secrétariat. De 1962 à 1967, elle est l'assistante du marchand d'art contemporain Jan Krugier.

REPORTAGES Elle embrasse le métier de reporter en 1967, en Jordanie, pendant la guerre des Six Jours. Les pays du Moyen-Orient et l'Asie centrale ex-soviétique deviendront ses terrains de prédilection. Aujourd'hui, elle se déplace ici ou là pour donner des conférences. «Je gère mon fonds de commerce!», rit-elle.

HOMMAGES Entre autres distinctions, elle s'est vu remettre le Prix Unesco de l'éducation pour la paix, en 1987.

rique a totalement changé le monde, et la vie de reporter. Quand j'ai commencé, j'ai connu les débuts du télex. Et si vous vouliez téléphoner, il fallait réserver le moment pour obtenir la ligne! Nous étions extrêmement seuls. Ce qui veut dire aussi que nous avions le temps de voir des gens, de traîner nos patins. Je n'aurais pas vécu certaines aventures si, comme aujourd'hui, j'avais dû transmettre mes nouvelles immédiatement, à toute vitesse. On vit dans un monde où l'on sait tout sur tout et rien sur rien, finalement. Autre évolution, à mon époque, on chérissait le beau style. Comme il y avait peu de photos, il fallait être capable aussi de les remplacer par l'écriture, décrire, créer soi-même des climats, des atmosphères... ●



INFO

Le livre: «Mémoires ébouriffées», Laurence Deonna, éd. L'Aire/Ginkgo. La rencontre: La Chaux-de-Fonds, Club 44, demain à 20h15.

LA CRITIQUE DE... «EXCUSEZ-MOI»

Pierre Miserez se met à nu et excelle dans le double jeu

De retour sur les planches neuchâteloises, la semaine dernière au théâtre du Pommier, l'humoriste jurassien Pierre Miserez demande de l'indulgence. Il aurait pu intituler son spectacle «Miserere», autrement dit «Ayez pitié», mais l'antiphrase est préférable au jeu de mots. Quand il demande qu'on l'excuse, c'est sur le mode helvétique, à savoir que l'offensé fait savoir son bon droit. Car le contre-pied est le principe même de son art. Dès avant que le public ne s'installe, il l'interpelle, et jusqu'au salut final, il s'acharne à implorer qu'on lui pardonne d'être un clown.

Enfant naturel de Bernard Haller et de Dimitri, et d'une certaine façon père des faux

jumeaux Cuche et Barbezat (ce dernier participe d'ailleurs à la mise en scène), Miserez est un maillon fort sur la chaîne génétique des comiques suisses. Dans son one-man-show, il se déchaîne, c'est-à-dire qu'il va encore plus loin que les autres, en faisant feu de tout bois et en se montrant, si l'on peut dire, sous toutes ses coutures. Il joue de trois instruments, il jongle, improvise, fait des acrobaties, assure deux défilés, fanfare et mannequins, et un striptease, chante en trente-six langues dont le mandarin, mime une dizaine de cantons, campe l'autruche et s'apprête à manger son chapeau.

Le bonhomme est plein de ces multiples vies qu'il incarne, et des blessures passées, qu'il attribue à son «personnage», lui font voir la sienne sous un jour nouveau. Il se met à nu à travers des sketches parfois dérisoires et dans un équilibre assez précaire qui font beaucoup rire les grands enfants que nous sommes. Sa force, sur le registre tragi-comique, réside dans le double jeu. Par exemple, en coulisses, la séparation des amants, où il fait les deux voix: ce dialogue absurde est plein de réalisme. Ne serait-ce que pour cela, on l'excusera. ● DIDIER DELACROIX

Prochaines dates dans le canton de Neuchâtel: Boudry, la Passade, 13 et 14 février 2015.

CONCERT

Un programme axé sur le 18e siècle



L'ensemble Les Chambristes a convié l'organiste Guy Bovet (photo Marchon) à prendre part à son prochain concert, samedi au temple de Serrières. Les musiciens interpréteront un programme composé d'œuvres du 18e siècle: un double concerto du «Padre Solen», un quintette pour besson et quatuor à cordes du compositeur neuchâtelois Edouard Du Puy et un concerto pour besson, orgue et quatuor à cordes de Claude Balbastre. Ce dernier réussit le tour de force d'être à la fois le professeur de la reine Marie-Antoinette et le père de variations sur des chants révolutionnaires, qu'il jouait à chaque fois que les sans-culottes entraient dans une église pour la saccager! Le stratagème lui permit de sauver nombre d'orgues en France... Commande des Chambristes, une œuvre de Guy Bovet rendra en outre hommage à Cédric Pipoz, homme de théâtre neuchâtelois décédé en 2012. ● RÉD

Samedi 13 décembre à 17h, temple de Serrières, Neuchâtel.